

Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot
LES NUITS DE PARIS

Paris, ville touristique, accueille des centaines de milliers de visiteurs chaque année. La nuit parisienne fait partie de l'imaginaire attaché à cette capitale exceptionnelle. La nuit figure dans les renseignements touristiques de la plupart des publications destinées aux loisirs. Parigramme, l'éditeur spécialisé dans les guides sur Paris, a publié un *Nuits blanches à Paris*¹. Le site Internet de l'Office de tourisme et des congrès de Paris propose un chapitre « Nuits », avec des thèmes comme « Cafés-théâtres et chansonniers », « Pubs », « Cabarets », « Discothèques ». La nuit est une valeur sûre du tourisme parisien.

Les lumières de la ville

La nuit est l'essence même de la ville dans sa tentative d'échapper aux lois et aux contraintes naturelles. La nuit est déniée, illuminée, de telle sorte qu'une des dimensions essentielles du phénomène urbain réside dans cet irrespect du rythme nyctéméral, comme disent les biologistes, né de l'alternance de la lumière et de l'ombre générée par la rotation terrestre.

Une ville qui vit la nuit est une vraie ville. Les villes de province, « c'est mort le soir », selon l'opinion commune. Ces villes cessent d'être urbaines en consacrant la nuit au sommeil. En tant que villes, elles s'éclipsent avec la tombée de la nuit et sont mises entre parenthèses durant ces neutralisations nocturnes. Elles sont rendues aux lois de l'univers et à l'ordre naturel des choses.

Certes, il existe dans toute ville, même sans grande animation nocturne, des lieux où cet ordre cosmologique est transgressé. Jean-Michel Deleuil s'attache à les analyser pour Lyon. Mais il pose, dans l'introduction de son enquête, la question de savoir « pourquoi avoir choisi Lyon, la boudeuse, la triste, la couche-tôt, alors que Berlin, Barcelone ou Paris ont une tradition nocturne autrement consistante? »². Il répond en mettant en avant l'ambiguïté des nuits lyonnaises, ville à la fois « noire et secrète » et « ville lumière », et donc présentant par là même un grand intérêt à être prise comme objet. En vérité cette ambiguïté est inhérente à la nuit urbaine. Ces deux termes sont antinomiques : la ville tend à dénier la nuit, à transgresser l'ordre naturel de l'alternance de la lumière et de l'obscurité, et la nuit

réalisée est synonyme de mort urbaine. Ce qui fait la nuit urbaine, c'est la lumière artificielle, et non l'obscurité.

Cette transgression de l'ordre cosmologique suppose un travail important, étant conquête sur la nature. Aussi la nuit n'est pas que loisir, loin s'en faut : pour qu'elle soit urbaine, il y faut le concours de nombreuses activités. Bien plus : le travail continue, plus ou moins ralenti, dans de nombreuses entreprises. Cette perma-



Cinéma en plein air à La Villette, Paris

nence du travail, au-delà du cycle du jour et de la nuit, participe de ce refus des contraintes naturelles qui manifeste cette volonté des sociétés humaines de contrôler leur environnement.

Être un citoyen c'est donc aussi pratiquer la ville la nuit. Mais cette pratique est variable en fonction des âges, des milieux sociaux, du sexe. La nuit urbaine est segmentée, à l'image de la population. Toutefois le champ des possibles varie en fonction des ressources disponibles, financières mais aussi culturelles ou relationnelles. Il n'y a guère que les enfants et les vieillards à être exclus. Entre les spectacles ordinaires, les restau-

1. Cammas A., *Nuits blanches à Paris*, Parigramme, « Paris est à nous », 1999.

2. Deleuil J.-M., *Lyon la nuit. Lieux, pratiques et images*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1994, p. 8.



Fête-soirée, le Tango, 1997.

rants, les clubs et les discothèques, les spectacles érotiques, les soirées rave ou techno, la diversité est extrême et répond à celle des publics et de leurs attentes.

Le monde de la nuit est parfois sélectif et fermé. Non seulement à la porte des clubs et des discothèques, mais aussi par un certain hermétisme en des lieux précis. La nuit a ses sectes, ses réseaux, ses tribus. Des rituels comportementaux, des conventions vestimentaires, des manières d'être coiffé, voire des ornements du corps comme le piercing ou les tatouages, qui rappellent les labrets des Bororo et les peintures faciales des Caduveo, marquent la distance irrémédiable avec ceux, plus vieux, qui ne sauraient être affranchis.

La nuit offre un large éventail de possibilités, elle concerne des populations différentes, qui peuvent rester séparées ou se mêler un temps, autour de la musique, ou de pratiques sexuelles spécifiques. Mais, au-delà de ces rencontres, rendues possibles par la proximité de la marge, du franchissement de certains tabous, la nuit reste un moment où s'affirme l'émergence d'une sorte d'élite. Des groupes leaders vont s'affirmer comme détenteurs de ce pouvoir niché au cœur de la nuit, celui de définir ce qui est « tendance », ce qui constitue l'avant-garde. On comprend que cette forme de distinction, au sens de Pierre Bourdieu, ne puisse s'accommoder d'aucun compromis avec l'inévitable diffusion des formes et des comportements. L'élite nocturne ne cesse de fuir le commun et abandonne les hauts lieux de la nuit dès que leur fréquentation banalisée en dévalue la valeur symbolique.

La nuit ordinaire

La nuit parisienne sait être sage. D'abord parce que le travail y est présent. Comme dans toutes les grandes métropoles, l'activité nocturne est à la fois loisir et labeur. Celui-ci vise à assurer les conditions du divertissement, mais aussi à garantir la continuité de la vie sociale et des services de sécurité et de santé. On ne saurait être exhaustif, mais on peut citer les employés des transports en commun (SNCF, RATP), les chauffeurs de taxis, les pompiers et la police, les personnels de santé, la presse, la radio et la télévision, et bien entendu tous ceux qui travaillent dans la restauration, l'hôtellerie et les spectacles. Cela finit par faire beaucoup de monde. Les voyageurs qui empruntent les autobus de nuit, le service « Noctambus » dont les lignes partent principalement de l'avenue Victoria, près du Châtelet, et plongent parfois loin en banlieue, se partagent entre noctambules d'occasion et salariés rentrant de leur travail.

La production industrielle suppose la continuité de l'activité et génère le travail en équipes et les horaires de nuit. La ville elle-même, par l'importance des concentrations urbaines, induit l'exigence des services de nuit.

On trouve aussi des épiceries, des stations-service, des pharmacies, des bureaux de tabac, des kiosques à journaux, et même un fleuriste, dont l'activité ne cesse que tard dans la nuit. La ville ne dort jamais, ou seulement d'un œil. Chacun le sait, même les couche-tôt. Une nuit ou l'autre, chacun a pu prendre la mesure de cette vie volée, de ce dépassement des limites temporelles.

Les cinémas

Les loisirs nocturnes sont d'une grande variété, allant de pratiques anodines et familiales aux débordements qui font franchir la limite du licite et exposent à l'intervention des services de police. Une ligne de partage paraît s'établir au cœur de la nuit, autour du passage du dernier métro, vers une heure. Cela tient à un choix obligé pour ceux qui n'ont pas de véhicule personnel ou ne peuvent pas se payer le taxi : il faut rentrer ou attendre la première rame de 5 h 30. Ou encore utiliser les Noctambus, qui circulent lorsque le métro fait relâche. Mais cette frontière temporelle semble surtout délimiter le raisonnable et ce qui l'est moins. C'est ainsi que la plupart des spectacles ordinaires, théâtre ou cinéma, se terminent vers minuit, avant donc l'heure fatidique. Il y a des exceptions : *La nuit des publivores*, qui se déroule chaque année au Grand Rex, sur le boulevard Poissonnière, s'ouvre à minuit et se termine au petit matin. Ce fut un haut moment de la nuit parisienne à ses débuts, même si la manifestation semble depuis s'être banalisée.

Des changements importants ont affecté la répartition des salles de cinéma. Autrefois très dispersés, les cinémas étaient des équipements de quartier, où l'on se rendait en famille, à pied. Le plan de leur distribution en 1922 est révélateur : les 204 salles sont réparties à peu près uniformément à travers les arrondissements. Avec toutefois « une concentration plus marquée le long des Grands Boulevards, du faubourg du Temple, de l'avenue des Gobelins, de la rue de la Gaîté et du quartier entourant l'avenue de Clichy »³. Une seule salle alors sur les Champs-Élysées. Elles y seront sept en 1936, toutes d'exclusivité, pour un total de 241 salles. Mais la dispersion reste grande. Il faut attendre l'après-guerre pour voir disparaître le cinéma de quartier.

En 1955 de fortes concentrations apparaissent et les 348 salles sont inégalement réparties. Les Champs-Élysées en comptent 16, les Grands Boulevards, de l'Opéra à Strasbourg-Saint-Denis, une quarantaine. De la place Clichy à Barbès il y en a une vingtaine. Il reste alors de nombreux cinémas de quartier : 6 autour du carrefour Alésia, 14 place d'Italie et dans ses environs immédiats.

3. *Atlas des Parisiens*, Masson, 1984, plan 48.

Ce saupoudrage qui répond à un mode vie où les familles sortent encore volontiers le soir pour aller au cinéma disparaît en 1983 : les salles se concentrent en cinq espaces nettement marqués sur le plan de Paris. Les Champs-Élysées, Montparnasse, les Grands Boulevards de l'Opéra à Strasbourg-Saint-Denis, la place et l'avenue de Clichy et enfin l'ensemble Quartier Latin/Saint-Germain-des-Prés regroupent 90 % des salles.

LES SALLES DE CINÉMA À PARIS EN 1936 ET EN 2000

arrondissements	n cinémas 1936	n cinémas 2000	n salles 2000	moyenne salles/cinéma
1	1	2	28	14
2	10	5	19	3,8
3	5	1	6	6
4	3	1	2	2
5	7	12	18	1,5
6	6	16	46	2,9
7	8	1	2	2
8	14	10	45	4,5
9	25	5	22	4,4
10	18	2	3	1,5
11	12	4	10	2,5
12	9	3	29	9,7
13	10	5	19	3,8
14	19	8	41	5,1
15	16	8	41	5,1
16	12	1	3	3
17	22	3	8	2,7
18	18	3	14	4,7
19	10	3	8	2,7
20	16	1	6	6
total	241	94	370	3,9

Aujourd'hui les cinémas multisalles sont nombreux. Cela contribue à la redistribution de ce type de spectacle dans l'espace parisien. Ce ne sont plus les quartiers qui apparaissent voués au cinéma : des « complexes cinématographiques » s'installent dans des lieux improbables, offrant eux-mêmes des espaces de restauration ou des bars qui assurent une certaine convivialité. Le cinéma tend ainsi à fonctionner sur un mode autarcique.

Ainsi il existe deux modes d'appropriation de la nuit parisienne à travers le cinéma. De manière traditionnelle et collective, dans des quartiers où la foule nocturne déambule dans la rue : le Quartier Latin, Montparnasse, les Grands Boulevards, les Champs-Élysées. Mais le cinéma suit aussi la tendance à privilégier des espaces isolés. On s'y rend non pour une ambiance nocturne qui doit beaucoup à la rue elle-même, comme c'est le cas rue de Lappe ou sur les Champs-Élysées, mais pour une activité spécifique, ici le

cinéma, mais ce pourrait être aussi pour écouter de la musique ou danser.

Toutefois les hauts lieux de la nuit, ceux qui connaissent le plus franc succès auprès des noctambules patentés, tendent à être de plus en plus séparés des quartiers où les cinémas restent nombreux. Comme s'il y avait deux nuits : celle des familles et des gens sages, ceux qui travaillent tôt le lendemain et ne sauraient l'oublier, et la nuit des passeurs de limites, qui véritablement transgressent l'ordre naturel de l'alternance du jour et de la nuit.

Le roller

Le roller, dans sa forme nocturne, présente cette caractéristique d'être à la fois familial et en phase avec le monde des noctambules. Le terme a tendance à désigner aussi bien cette sorte de patin à roulettes disposées en ligne que sa pratique et même ses pratiquants. Au début des années quatre-vingt-dix des adeptes de ce nouveau mode de déplacement se retrouvaient le vendredi soir place d'Italie pour une équipée sauvage à travers Paris. Les grèves mémorables dans les transports, en 1995, assurèrent une croissance très rapide de ce nouveau mode de locomotion. Bientôt ils furent 200 à se donner rendez-vous dans les rues de Paris le vendredi soir. Les autorités s'en inquiétèrent, demandant aux intéressés de s'organiser pour cohabiter en bonne intelligence avec la circulation automobile. Des associations furent créées pour canaliser ces randonnées nocturnes, et celles du dimanche en matinée, à destination des débutants. Pari Roller négocie désormais chaque parcours avec la préfecture de Police, de même que son homologue du dimanche, Rollers & Coquillages. Les plans de ces parcours sont disponibles sur le site internet pari-roller.com. C'est ainsi que chaque vendredi quelque 15 000 à 20 000 rollers prennent le départ à 22 heures de la place d'Italie.

Le caractère collectif de cette randonnée lui assure une dimension festive qui se traduit dans les costumes, déguisements et autres gags visuels, le tout dans une bonne humeur évidente. Le nombre a aussi valeur de démonstration auprès des services de police et des urbanistes de la ville, que les intéressés espèrent convaincre de la nécessité de prendre en compte ce nouveau mode de locomotion dans l'organisation de la circulation parisienne. La première mesure prise ayant été d'assurer la voie libre à ce flot de rollers, qui s'étire sur plus d'un kilomètre et peut mettre plus d'une heure à défiler en un point donné. Le succès est tel que nombre d'agences de voyages ont mis à leur programme la randonnée du vendredi soir.

Les amateurs de ce mode de déplacement écologique appartiennent aux classes moyennes et supérieures. Ce ne sont pas les jeunes des banlieues pauvres qui sont au rendez-vous de ces glisses nocturnes. Toutes les généra-



Rollers dans Paris,
été 1999.

tions sont présentes et il n'est pas rare qu'on y vienne en famille. Jusqu'au 13 août 1999 les bicyclettes pouvaient participer à cette folle randonnée du vendredi soir en prenant place derrière les rollers. Dans une ambiance plutôt bon enfant, les organisateurs de ces périples cyclistes ouvrent désormais leur propre route dans l'attente d'une reconnaissance officielle et d'un parcours accepté par la préfecture de Police.

À chacun sa nuit

Dans l'agglomération de Paris, il y a environ trois habitants de banlieue pour un Parisien *intra-muros*. Tout le monde ne peut résider à Paris mais chacun peut y venir le temps d'une soirée. La ségrégation spatiale est-elle pour autant moins accentuée lorsqu'on passe du lieu de la résidence aux loisirs nocturnes ?

Le domicile engage des enjeux économiques, sociaux et symboliques plus quotidiens que ceux liés aux loisirs, et notamment à ceux de la nuit. S'il est vrai que les frontières nocturnes sont plus floues que les limites diurnes, elles ne s'effacent pas pour autant. Il est des phénomènes de micro-ségrégation qui aboutissent à Paris à dessiner une véritable mosaïque de tribus et de castes au sein même de la nuit.

La banlieue à Paris

Comme l'écrit Jean-Michel Deleuil, «la ville représente le système social englobant. S'en approprier en soirée quelques mètres carrés du centre, quand on vient

de la banlieue, c'est s'autopromouvoir l'égal de ceux qui vivent le centre au quotidien, c'est affirmer son droit à pratiquer l'espace malgré les ségrégations⁴». L'auteur a pu observer ce processus dans l'agglomération de Lyon, où les jeunes les moins fortunés, venus des cités périphériques, investissent une portion de l'espace public, faute de pouvoir, surtout pour des raisons financières, pénétrer dans les lieux de la nuit.

Parce qu'elle signifie la relégation des classes populaires puis des classes moyennes dans des banlieues de plus en plus lointaines, la ségrégation sociale et spatiale qui sévit en Île-de-France tend à transformer Paris en un immense parc de loisirs particulièrement prisé pour la vie nocturne. Selon la position sociale que l'on occupe dans la société et qui a sa traduction spatiale dans le type de banlieue où l'on habite, les banlieusards iront à Pigalle, à la Bastille ou sur les Champs-Élysées. Le dépeuplement de Paris, dont la population est passée de 2 849 000 à 2 125 000 habitants entre 1954 et 1999 (724 000 résidents en moins : un habitant sur quatre est parti) contribue aussi à faire de la capitale un décor. La ville s'est muée en spectacle pour les anciens citadins relégués à ses marges.

Cette transformation de Paris, ou du moins de ses quartiers les plus centraux, en parcs d'attraction a quelque chose de nouveau. Ces quartiers sont ceux qui se dépeuplent le plus et ce dépeuplement s'accompagne d'une perte de la convivialité, de cette atmosphère à la

4. Deleuil J.-M., op. cit., p. 93.

fois de grande cité et de village qui, au moins dans les mémoires, rendait la ville proche et chaleureuse. Alors que les nouvelles banlieues n'ont jamais atteint cette même densité des rapports sociaux, leurs habitants tendent à consommer Paris comme un spectacle. Autre-



Place de la Bastille, Paris

fois, les habitants s'approprièrent un espace citadin en y inscrivant leur vie. Aujourd'hui ils déambulent dans les rues comme ils zappent devant leur écran de télévision, à la recherche de la cité perdue.

La géographie nocturne de Paris est mouvante. Les quartiers à la mode se déplacent. Aujourd'hui l'animation est moindre à Saint-Germain-des-Prés qu'à la Bastille ou rue Oberkampf. Mais les Champs-Élysées, véritable *melting pot* social qui mêle, durant la nuit, touristes, jeunes de banlieues et membres du Traveller's Club, font exception. Située au cœur des beaux quartiers parisiens, l'avenue a beaucoup changé depuis le début du siècle. Malgré le départ des grandes familles fortunées de la noblesse et de la bourgeoisie ancienne, fuyant l'arrivée des sièges sociaux et des entreprises des biens de luxe, fuyant aussi le succès populaire de ce lieu de promenade, les Champs-Élysées sont demeurés un endroit mythique. Leur renommée, la magie sociale qui les entoure, la croyance en une avenue d'exception, tient pour une part aux grands spectacles de commémoration et aux événements majeurs dont elle fournit le décor.

Autres nuits

D'autres nuits, d'autres lieux : chacun en fonction de son âge, de son milieu social, de son sexe, de son histoire personnelle, des combinaisons spécifiques de ces critères, trouve un morceau de ville disposé à l'accueillir pour la nuit qui lui convient. Les intellectuels se retrouvent dans les cafés et les restaurants littéraires de la rive gauche et notamment à Saint-Germain-des-Prés. Tard

le soir le Flore, les Deux Magots, Lipp ou le Procope, au milieu il est vrai de touristes de plus en plus nombreux, accueillent les écrivains, les universitaires, les journalistes, et les hommes politiques qui occupent des positions en vue dans leurs champs respectifs.

L'animation nocturne du quartier chinois du XIII^e arrondissement attire des Européens en mal d'exotisme asiatique, mais la clientèle est majoritairement chinoise. Le personnel aussi d'ailleurs. Les Chinois habitent également une partie du bas Belleville. Les Antillais de toute la région Île-de-France se retrouvent aux Halles, à l'interconnexion des différentes branches du RER. Ce regroupement n'est pas exclusivement nocturne : dès l'après-midi les groupes se forment à l'entrée Lescot du Forum. Mais le soir leur présence est encore plus étoffée. Elle s'appuie sur quelques établissements ouverts sur le boulevard de Strasbourg. Les boutiques de cosmétiques et de faux cheveux en mèches tressées y ont récemment fait florès.

Les homosexuels sont hégémoniques dans les cafés, restaurants, boîtes de nuit, librairies et même dans les commerces de vêtements du Marais, vers la rue Vieille-du-Temple, la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie et la rue du Bourg-Tibourg.

Le Paris nocturne des touristes provinciaux ou étrangers est lui-même écartelé entre de multiples lieux : cette dispersion reproduit la diversité interne à cette population. Il existe des lieux privilégiés par ces voyageurs qui ne rentreront pas chez eux au petit matin. Le VIII^e arrondissement avec le Crazy Horse et le Lido et tous les bars, les restaurants, les théâtres et les cinémas des Champs-Élysées attirent en masse une foule où s'entremêlent toutes les langues du monde. Le XVIII^e arrondissement avec le Moulin Rouge et Montmartre, ses cafés et la proximité sulfureuse de Pigalle fait toujours recette.

À quelques centaines de mètres de la place du Tertre, de l'autre côté du boulevard Barbès, toujours dans le XVIII^e arrondissement, la rue Myrha, emmènerait le touriste, s'il s'y rendait, à l'autre bout du monde, au cœur de cette Afrique noire où les hommes palabrent dans la rue et déambulent par groupes jusque tard dans la nuit.

Paris est une mosaïque aux tons qui s'entrechoquent, l'harmonie n'étant guère présente dans ces juxtapositions d'inégalités et de différences. Du haut de la Butte Montmartre le spectacle enchanteur et vaguement inquiétant de la nuit illuminée de la ville immense ne laisse guère deviner le foisonnement de ce monde insomniaque.

Les extrêmes

Le sexe, avec les spectacles érotiques et pornographiques, ne tient qu'une place limitée dans la nuit parisienne. Ces pratiques sont concentrées sur quelques

heures tardives, même si des prostituées et des travestis sont à l'œuvre dès avant l'ouverture des bureaux sur les boulevards extérieurs ou dans les allées des bois de Boulogne et de Vincennes.

La prostitution se donne à voir dans divers endroits de la capitale. Les prostituées de l'avenue Foch ou des Champs-Élysées ont une position sociale et financière plus enviable que les jeunes femmes récemment arrivées des pays d'Europe Centrale. Celles-ci travaillent au nord, le long des boulevards des Maréchaux, sous le périphérique parfois. Celles de Pigalle ou de la rue Saint-Denis font partie d'un certain folklore parisien et s'intègrent dans un environnement urbain marqué par le commerce du sexe. Les sex-shops, bien sûr, mais aussi les boutiques de lingerie, ou d'accessoires en cuir composent un cadre visuel encore très spectaculaire autour de la place Pigalle et de la place Blanche. Un musée de l'érotisme dans le 18^e arrondissement, sur le boulevard de Clichy, vient couronner et donner ses lettres de noblesse à ces activités. C'est le seul musée de Paris à rester ouvert jusqu'à deux heures du matin : le sexe a tout de même des affinités évidentes avec la nuit.

Le jeu, activité peut-être moins sulfureuse, mais moins libéralisée que celles concernant le sexe, est peu présent à Paris. Le seul casino autorisé en région parisienne est situé à Enghien-les-Bains, une ville d'eau, ceci expliquant cela. Les joueurs de la capitale en sont réduits aux salles de jeux privées, sortes de clubs en général fort discrets et qui ne concernent qu'une population réduite, mais haute en couleur.

Comme le sexe, la drogue ne prend son essor que dans la lumière artificielle. Dans un certain monde, privilégié, le trafic se fait discret, imperceptible au non averti. Il en va autrement pour les drogués pauvres, nés dans la misère ou qui y sont tombés en raison de leur dégradation. On voit à Château-Rouge les échanges s'opérer pratiquement sous les yeux des policiers en uniforme qui stationnent en permanence à cet endroit. Une camionnette de Médecins du Monde est garée à proximité : les drogués peuvent y échanger leurs seringues usagées. Rue Myrha les trafics s'opèrent à l'abri de bars largement ouverts sur la rue, devant lesquels stationnent de jeunes Africains désœuvrés. L'îlot Chalon, près de la gare de Lyon, fut un centre de ce marché. Celui-ci, démantelé par les interventions policières et rendu impossible par la rénovation de l'îlot, est allé s'installer à Stalingrad, d'où il fut chassé par de nombreuses descentes de police. Aujourd'hui fixé au nord de Barbès, il ira demain ailleurs.

L'avant-garde et ses concurrences

La vie culturelle et artistique parisienne s'inscrit dans des quartiers qui deviennent pour un temps les symboles de l'invention. Ce sont aussi des lieux de vie noc-

turne. Ce fut Montmartre et le boulevard de Clichy aux premiers temps du cubisme. Puis Montparnasse où les Américains furent très présents. La Libération vit l'existentialisme occuper Saint-Germain-des-Prés. Dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix les jeunes artistes et créatifs de toutes disciplines (avec une forte participation des musiciens) s'en allèrent à l'est, vers la Bastille et le faubourg Saint-Antoine, puis aujourd'hui rue Oberkampf et rue de Ménilmontant. Quelques frémissements laissent penser que la Goutte d'Or pourrait peut-être prendre la suite. Mais l'histoire des quartiers à succès est comme celle des cours de bourse : imprévisible et surprenante.

La mise en scène des corps

La rue Oberkampf et la rue de Lappe sont des lieux nocturnes qui affichent sans retenue leur côté mode et «branché». La nuit, le social objectivé dans les immeubles a bien sûr toute son importance mais le social incorporé dans les corps devient prépondérant. Un quartier animé la nuit est un quartier où il y a des foules qui déambulent, où l'on se regarde, où l'on se montre. «La ville s'endort avec ses soucis et une autre vie commence : celle des individus profitant du changement de décor pour connaître de nouvelles expériences. Ce monde s'oppose à la sobriété quotidienne, les repères disparaissent et l'alcool efface ce qu'il pouvait subsister de retenu et de réfléchi [...]. Une nouvelle norme s'impose : le monde de la nuit est un théâtre avec des acteurs, des règles de jeu et le regard perpétuel d'un public.»⁵ La nuit, les corps se mettent en scène et affichent des schèmes de comportements spécifiques. Allures grandes bourgeoises à la sortie d'une première de l'Opéra, allures d'avant-garde exigeant le port de lunettes de soleil même la nuit. La ville ne peut être considérée comme un simple paysage, un contexte architectural, dont il suffirait de rendre compte par les conditions de sa genèse. La ville n'est jamais totalement définie sans la prise en compte des pratiques des individus qui y vivent et qui, par leurs activités mêmes, la construisent.

Il existe une concurrence acharnée entre les acteurs de la nuit où s'autodéfinit une certaine excellence, celle des initiés. La fréquentation de ces lieux et la lecture des hebdomadaires ou des mensuels qui en sont issus met en évidence la qualité de l'attention accordée notamment aux créations musicales à travers le monde. Ces compétences réelles prennent des formes inattendues, avec les DJ's, les disc jockeys, nouvelles stars de la création musicale, à base de musiques enregistrées et de variations des vitesses de reproduction.

5. Desjeux D., Charvin M., Taponier S. (sous la dir. de), *Regards anthropologiques sur les bars de nuit. Espaces et sociabilités*, L'Harmattan, «Dossiers sciences humaines et sociales», 1999, p. 154.

Contestataires et prophètes de la nuit

Il existe une culture spécifique de la nuit qui trouve son degré le plus élevé d'explicitation dans cette mouvance « tendance », dont on trouve des expressions dans *Nova Magazine* et sur *Radio Nova*, dans une moindre mesure dans *Les Inrockuptibles* et le supplément *Aden du Monde*, et dans *Technikart*. Dans son numéro d'avril 2000 *Nova* a publié un dossier « spécial nuit », intitulé « Paris la nuit, suivez les fauves ».

« La nuit renvoie à deux pratiques sociales : une mise à l'épreuve individuelle, veiller tard, consommer de l'alcool, dépenser de l'argent sans qu'il ait l'air de compter ; et une transgression des normes sociales liées au som-



Le Cappadoce, boîte de nuit.

meil ou à l'éveil. » Mais les auteurs de l'anthropologie des bars de nuit ajoutent, allant plus loin, qu'il s'agit d'une « inversion des valeurs qui permet aux jeunes de se libérer des contraintes quotidiennes »⁶. Pour les plus engagés dans ces aventures nocturnes, les enjeux sont encore plus importants : si l'on doit se méfier de la notion de contre culture, toute tentative en ce domaine risquant fort d'être récupérée, il reste qu'ils développent un soutien pratique à toutes les formes de culture

existant à travers le monde. Résolument opposés à toute espèce de racisme, ils comptent dans leurs rangs de nombreux homosexuels dont l'action a conduit à la possibilité pour ce groupe de revendiquer la légitimité de ses pratiques. Un groupe qui est par ailleurs très présent dans la vie nocturne parisienne.

La cooptation selon le look

L'entrée dans les clubs est filtrée par des physionomistes qui ne s'attardent pas au port ou non de la cravate, mais au « look », à ces éléments de l'apparence qui révèlent votre inscription dans l'espace de la nuit. « On est jugé sur pièce [...]. Si votre look et votre tête conviennent, alléluia »⁷. Sinon il ne reste plus qu'à aller voir ailleurs. *Le Guide du Routard*, toujours bien renseigné, donne quelques conseils. « Chaque boîte a son filtrage. Il y a deux catégories de videurs, les gros bras et les physionomistes. De ces derniers dépend le juste dosage des différentes catégories de clientèle (il y a toujours un style compatible avec d'autres). Si on ne vous laisse pas entrer, c'est peut-être que vous n'arrivez pas au bon moment ou que votre style ne convient pas. »⁸ Les « clubbers », comme sont désignés les clients des boîtes, forment un réseau. Fichés par les physionomistes ou les portiers, ou par le personnel du vestiaire, les clubbers sont informés par courrier, ou mieux aujourd'hui, par mailing, des prochaines soirées, de l'arrivée de tel ou tel DJ renommé.

Les fichiers intéressent d'autres entreprises que les discothèques, aussi sont-ils très convoités et parfois empruntés sans le consentement de ceux qui les ont établis. « Il faut reconnaître qu'à l'ère du typage tous azimuts, le clubber représente une cible de choix : urbain, pouvoir d'achat plutôt élevé, accro aux nouvelles technologies et à la fringue... Un profil en or pour toute nouvelle start-up qui surfe sur la tendance. »⁹ Et de fait les publicités dans les magazines signalés plus haut sont à peu près les mêmes et dessinent une image jeune, mode et high tech de cette population.

Un langage ésotérique

Comme dans toute tribu le langage reste encore l'un des plus sûrs moyens de marquer son appartenance. « Avez-vous reçu un flyer pour la soirée TGV de la salle

6. Desjeux D. et al., op. cit., p. 165. Les auteurs s'appuient sur les analyses de la fête médiévale et du carnaval par Mikhaïl Bakhtine, dans L'œuvre de François Rabelais. *Culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Gallimard, 1970 et sur le travail d'Astrid Fontaine et de Caroline Fontana, *Raver*, Economica, 1996.

7. Thévenin P., « Marché de la nuit. Dansez, vous êtes fichés ! », *Nova Magazine*, n° 64, avril 2000, p. 28.

8. *Le Guide du Routard*. Paris, 1998/99, Hachette, 1998, p. 28.

9. Thévenin P., op. cit., p. 29.

Wagram?»; « Bien avant l'Airbus, nous avons exporté la free party, les afters du Tabou, les free-looks du Palace, les bals du Tango, les concerts World du Rex. » Ces extraits, piqués au hasard, pourraient être multipliés à l'infini. La nuit parle une autre langue que celle du quidam ordinaire, signe indéniable de l'existence, sinon d'une sous-culture, en tout cas d'une communauté ayant construit une identité forte.

Cette identité semble se manifester aussi par une approche commune de l'art, de la musique, de la culture. Les magazines cités dans ce chapitre se préoccupent tous de la création artistique la plus contemporaine. *Nova* d'avril 2000 consacre un article au festival Exit de Créteil, saluant « l'émergence d'un art techno enfin jouissif et jouisseur ». *Les Inrockuptibles* et *Tech-nikart* sont des magazines culturels. Ces publications offrent des variantes (*Nova* est sans doute plus tourné vers les expressions musicales contemporaines) mais elles ont toutes un point commun, le multiculturalisme, qui est structurant de ce monde de la nuit. Soit une citation de *Nova* : « En une nuit à Paris, on peut croiser Bikutsi camerounais, ou chic world, total madame salsa, ou raï travesti, dub ou arty, Satie jazz pour jeunes initiés romantiques, Jungle ou hardcore, gouaille ou zouk love, chico libanais ou karaoké chinois, k. o zinc ou sexy de banlieue, drague appuyée ou roots en tous mondes¹⁰. Voilà qui marque un internationalisme et une interculturalité assumés, jusqu'à ce franglais si caractéristique du jargon noctambule qui fonctionne comme nouveau sabir entre « clubbers » de tous horizons. Une avant-garde doit garder les distances, être devant pour ne jamais être distancée. Il en va ainsi pour la musique et les arts, mais aussi pour les lieux, pour la recherche permanente d'une mise à distance de qui n'est pas dans le coup. D'où une exclusion sans nuance de ceux qui sont hors jeu. Alexandre Cammas, auteur des *Nuits blanches à Paris*, introduit son livre par un petit « test à la noix » qui lui permet de dessiner le profil de différents types de noctambules. Bien entendu, les réponses à côté de la plaque conduisent à l'élimination. « Vous avez une majorité de E. Vous êtes total barré(e) (sociologue peut-être?). Vos réponses valent ce qu'elles valent. Elles ne sont ni meilleures ni pires que les autres. Cela dit, présentement, elles ne nous intéressent pas. Vous êtes donc éliminé(e) et pouvez retourner vaquer à vos occupations. L'important, c'est de participer¹¹. »

Les stratégies de distinction

Fuir les endroits devenus trop à la mode fait partie des pratiques d'évitement et de consolidation de la communauté. On ne sera donc pas étonné d'apprendre que « le Marais a dégusté. Si son côté quartier chic et « site historique » ne date pas d'hier, la spéculation immobilière, les poutres ap' et tout son attirail

de BCBG ringards (y compris les homos-déco) ont fermé les passages secrets et augmenté l'élitisme. Le nord-ouest (rue de Turenne) a été mangé par un sentier chics et des galeries à tonalité prétentieuse, visant le bon bourge ». *Exit* le Marais. Le faubourg Saint-Antoine ne s'en sort guère mieux. « La dérive de la Bastille suit son cours... Dérive chico-beaufisante matérialisée par l'implantation de gigantesques machines préfabriquées, comme ces monstres nocturnes appelés Barrio Latino (annexe du Barfly et du Buddha), Ole Bodega *e tutti quanti*, où s'encanaillent les beaux quartiers et où s'acharnent à se frotter les périphéries... »¹². Ces anathèmes sans appel marquent cette volonté d'être à part, de ne pas être confondu avec le commun. Les lieux qui ont encore un label positif sont le centre, Oberkampf, le canal Saint-Martin, Ménilmontant. Plus quelques endroits ici et là, rue Sainte-Marthe dans le Xe, à Pigalle, dans le XIXe, à Belleville. La dispersion est en définitive assez grande, la sélection se faisant d'abord à l'entrée des boîtes.

Mais les lieux à la mode sont menacés par la nouvelle organisation des soirées. Les fêtes se composent de manière imprévue dans des endroits improbables. Pour être au courant, il faut appartenir à un réseau, ou s'informer dans les magazines, sur les sites internet ou sur Radio Nova. Il y a encore plus éphémère et plus réservé aux connaisseurs : les soirées raves ou techno qui, pour une nuit, squattent des locaux



Le Batofar, Paris, quai de la gare.

incertains, entrepôts vides, usines désaffectées, voire des champs et quelques vieux bâtiments agricoles abandonnés. Bien que les autorités tentent sinon d'arrêter, du moins de maîtriser et de contenir ce mouvement, il pourrait à terme représenter une part importante de l'aventure nocturne.

Les fêtes « à domicile » se développent en mobilisant tous les moyens professionnels. « Un grand appartement dans le Sentier, les murs bâchés de plastique noir à mi-hauteur, un DJ, deux barmen, un

10. Bizot J.-F. *Nova Magazine*, op. cit., p. 3.

11. Cammas A., op. cit., p. 12.

12. *Nova Magazine*, op. cit., supplément « Circuits de nuit », p. 11 et 13.

portier balaise pour trier les invit' et éloigner l'éventuelle racaille qui ne manquera pas de tenter l'infiltration.»¹³ Toutefois ces soirées privées se heurtent aux difficultés inhérentes à la taille qu'elles atteignent rapidement.

« Et si l'avenir de la nuit c'était le jour? »

La recherche de la distinction ne connaît pas de limites : dans Nova, Alexandre Cammas pose une question saugrenue : « Et si l'avenir de la nuit, c'était le jour? ». Va-t-on passer du nightclubbing au dayclubbing? Et l'auteur de l'article cite le Batofar, qui ferme à deux heures pour rouvrir à l'aube, les bals dominicaux et ceux en matinée de la Flèche d'Or. « Viciée par le

business et les réglementations, la nuit se couche de plus en plus tôt. À Oberkampf, quartier de nuit s'il en est, un seul bar joue encore les trouble-fête après deux heures quand ses voisins tirent le rideau sur les derniers coups offerts. La nuit déménage de plus en plus, nous dit-on.»¹⁴ Comme la ville, elle vit au rythme des enjeux, des désirs, des modes, des contradictions qui sans cesse travaillent les rapports sociaux, bien présents, eux aussi, au cœur de la nuit.

Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot

13. Nova Magazine, op. cit., p. 52.

14. Cammas A., « Jours de fête », Nova Magazine, op. cit., p. 32.

BIBLIOGRAPHIE

Atlas des Parisiens (1984), Masson.

Cammas A. (1999), *Nuits blanches à Paris*, Parigramme, « Paris est à nous ».

Cauquelin A. (1977), *La ville la nuit*, Presses universitaires de France.

Chevalier L. (1982), *Histoires de la nuit parisienne, 1940-1960*, Fayard.

Chevalier L. (1985), *Les ruines de Subure, Montmartre de 1939 aux années quatre-vingt*, Laffont.

Deleuil J.-M. (1994), *Lyon la nuit. Lieux, pratiques et images*, Presses Universitaires de Lyon.

Desjeux Dominique, Charvin Magdalena, Taponier Sophie (sous la dir. de) (1999), *Regards anthropologiques sur les bars de nuit. Espaces et sociabilités*, L'Harmattan, « Dossiers sciences humaines et sociales ».

Nova Magazine, n° 64, avril 2000 (numéro spécial nuit : « Paris la nuit, suivez les fauves »).

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot sont directeurs de recherche au Centre national de la recherche scientifique. Ils travaillent au CSU (Cultures et sociétés urbaines) de l'IRESO (Institut de recherche sur les sociétés contemporaines). Ils ont notamment publié *Dans les beaux quartiers*, Seuil, 1989, *Grandes Fortunes*, Payot, 1996, *Voyage en grande bourgeoisie*, PUF, 1997, *Nouveaux patrons, nouvelles dynasties*, Calmann-Lévy, 1999, *Sociologie de la bourgeoisie*, La Découverte, 2000.
<mpincon@ext.jussieu.fr>